

ARMES LOURDES EN VERCORS

Jean-William Dereymez

Le résistant attendait de Londres et d'Alger la fourniture d'armes, de munitions, de nourriture (rations, conserves), d'habillement, de matériel de santé, de cigarettes, voire d'argent. Le moyen le plus pratique, pour le Vercors, restait le parachutage, l'annonce des opérations se faisant par des messages codés émis par la *BBC*. Ainsi « *Nous avons visité Marrakech* », précisant « *Ce soir* » annonça le premier parachutage sur le Vercors à Darbounouze le 13 novembre 1943, mais tant de résistants le connaissaient que l'afflux de maquisards conduisit à des abus.

Les contenus des *containers* et paniers, largués par les avions alliés, constituaient une panoplie adaptée aux besoins du maquis, pistolets mitrailleurs, fusils, fusils mitrailleurs, grenades (notamment *Gammon*), plastic, mais pas à des combats de type classique. Le 11 juin, *Périmètre* (Marcel Descour) réclama à Alger de quoi armer dix-huit compagnies légères et six compagnies lourdes. L'absence ou la rareté de fourniture d'armes lourdes, notamment de mortiers de 81 ou de 120 mm, manqua à la puissance de feu des résistants. Les hommes du Vercors multiplièrent les demandes à Alger pour recevoir des armes lourdes : *Bob* (Robert Bennes) le fit dès le 10 juin, réitérant sa demande le 12 et le 26, comme le firent *Périmètre* le 11 juin, *Roger* (Francis Cammaerts) le 23, *Eucalyptus* le 21 juillet. Lorsqu'Alger annonça le parachutage pour le 22 ou le 23 juillet de bazookas, de mitrailleuses lourdes (calibre 50) et de 90 mortiers, il était trop tard.

Mais qu'est-ce qu'une arme « lourde » ? En ce qui concerne les armes à cartouche, le calibre supérieur à 12 mm les fait entrer dans cette catégorie. Ainsi une mitrailleuse *Browning* M1919 A4, de calibre 30 (7,6) peut-elle être considérée comme « mitrailleuse légère ». La *Maschinengewehr 42* (MG 42) allemande, de calibre 7,92 mm, également. À partir du calibre 20 mm, une mitrailleuse devient un canon, la cartouche devenant obus, comme c'est le cas dans l'aviation. En ce qui concerne les mortiers, une pièce de 60 mm peut être considérée comme « légère », tandis qu'une de 81 mm est déjà « lourde », et plus encore une de 120 mm. Dans l'artillerie, les calibres supérieurs à 75 mm (ou 77 mm pour le matériel allemand), entrent dans la catégorie de l'artillerie lourde. Une pièce de 20, une de 25 mm – calibre courant dans les canons antichars – appartiennent à la catégorie « légère ».

Les raisons du manque d'armes lourdes relevaient d'abord de difficultés techniques. Déjà, les conteneurs de mitrailleuses légères arrivaient souvent en piteux état : le 18 juin, *Bob* signalait à Alger que deux mitrailleuses parachutées sur trois s'avéraient inutilisables. Les difficultés s'aggravaient particulièrement pour l'artillerie, difficile à larguer par parachutes, impossible par conteneur. Pourtant, le 5 juillet, *Saint-Sauveur*, du BCRA d'Alger, annonça la possibilité d'envoyer sur le Vercors deux ou trois pièces de 75 américaines de montagne pouvant servir aussi d'armes antichars. La réponse de *Périmètre* (Descour) fut quasiment instantanée : « *Acceptons avec enthousiasme envoi immédiat 3 pièces de 75 américain. Davantage si possible. Sommes en mesure équiper cadres, personnel, transport* », donnant des précisions sur les types d'obus souhaités, qui furent modifiées peu après. Alger n'effectua jamais cet envoi. Il est vrai que transporter les obus en montagne – un simple obus de mortier pesait neuf kilos – représentait une tâche difficile.

Malgré les affirmations de *Périmètre*, peu de maquisards s'avéraient capables de servir une pièce : dans l'artillerie, en 1939, le personnel chargé d'une pièce comprenait six servants (pièce de 75) ou sept (pièce de 105). Parmi les servants se trouvaient le pointeur donnant l'angle de site et la dérive, pointant et repérant le canon ; le tireur qui donnait la hausse, ouvrait et fermait la culasse, mettait le feu ; le chargeur qui introduisait les obus dans la chambre, deux pourvoyeurs amorçant les cartouches à obus et les passant à l'artificier ; celui-ci surveillait l'amorçage des obus. Le pointeur, véritable technicien, jouait un rôle essentiel pour l'efficacité du tir, sous les ordres du chef de pièce, un maréchal des logis assisté d'un brigadier-chef, les deux obéissant au chef de section, un lieutenant, lui-même sous les ordres du chef de batterie, un capitaine.

Parmi les unités reconstituées au Vercors, figurait un groupe du 2^e Régiment d'artillerie, virtuellement armés de 75 (ou de 65) de montagne, dont Paul Brisac, officier de réserve dans l'artillerie, devait prendre le commandement. Mais l'unité, faute de matériel, n'exista que sur le papier. Dans ses *Souvenirs*, Paul Brisac écrivait, le 21 juillet 1944 : « *Si seulement nous avions aviation et artillerie, nous en ferions un carnage épouvantable ! Mon cœur d'artilleur en écume de rage impuissante !* »

Sur les cinq canons de 25 mm, récupérés le 13 juin 1944 au camp de Chambaran par une section de la Compagnie Geyer-Thivollet, dont trois en état de marche, un seul a été transporté le jour même à Saint-Nizier, mais arriva après la bataille, ne tirant que des coups d'arrière-combat. Les deux pièces de 20 mm, dont le lieutenant *Stephen* hérita lors de la bataille de Romans, servies par des novices, dont l'officier lui-même, ne parurent pas avoir rendu les services attendus.

D'autres raisons non techniques de ce manque d'armes lourdes peuvent être évoquées : par exemple, peu de canons cachés par le Camouflage du Matériel (CDM) échappèrent aux investigations italiennes et allemandes. Le cas de la pièce de 65 mm évoquée par le capitaine *Stéphane* paraît isolé. Enfin, certains participants aux événements, notamment les communistes, arguèrent d'une volonté délibérée des Alliés et de la France libre de ne pas surarmer la Résistance intérieure pour parer à toute tentative de prise du pouvoir par la force le jour de la Libération.

Le 6 juillet, *Bob* dressait pour Alger le bilan général de l'armement des maquisards du Vercors : sur quatre mille hommes, la moitié seulement (2 000) pouvaient être considérés comme « *complètement armés* », mille « *partiellement* » et mille autres ne disposaient d'aucune arme, face aux dix mille hommes de la *Wehrmacht*, appuyés par l'artillerie et l'aviation, mis en place deux semaines plus tard.